CARNETS DE ROUTE : RECITS ET FIGURES D'EMIGRES SENEGALAIS

Aly Tandian

opportunities

for a fair narrative on migration

Please quote this report as: Carnets de route : récits et figures d'émigrés sénégalais

Horizon 2020
European Union Funding
for Research & Innovation

DISCLAIMER This project has received funding from the European Union's Horizon 2020 Research & Innovation program under Grant Agreement no. 101004945. The information in this deliverable reflects only the authors' views and the European Union is not liable for any use that may be made of the information contained therein.

DISSEMINATION LEVEL: Public
Project: OPPORTUNITIES- Crises as Opportunities: towards a Level Telling Field on Migration and a New Narrative of Successful Integration
GA: 101004945
Call: H2020-SC6-MIGRATION-2020
Type of action: RIA

CARNETS DE ROUTE : RECITS ET FIGURES D'EMIGRES SENEGALAIS

Working Paper

opportunities

for a fair narrative on migration

CARNETS DE ROUTE : RECITS ET FIGURES D'EMIGRES SENEGALAIS

Submission date: April 2022
Lead Beneficiary: GERM - Université Gaston Berger de Saint-Louis, Sénégal
Author : Aly Tandian

SOMMAIRE

Introduction _____ *7*

1. Partir (…) pourquoi partir ? _____ *8*

2. Au carrefour des destinations _____ *11*

3. Voyager, un rêve accompli _____ *16*

4. Préparatifs du voyage _____ *18*

4.1. Comment mobilise-t-on le prix du voyage ? _____ **18**

4.2. Combien paye-t-on pour le voyage ? _____ **20**

5. Déroulement et difficultés du voyage _____ *22*

6. Expulsion : entre échec et source de motivation de l'émigré _____ *27*

Conclusion _____ *31*

CARNETS DE ROUTE : RECITS ET FIGURES D’EMIGRES SENEGALAIS

Introduction

Dans l'imaginaire des Sénégalais, l'an 2000 a été considéré comme un rendez-vous exceptionnel pour la réalisation de leurs vœux. Des chansons populaires ont ainsi été composées pour entretenir cet espoir. Et l'alternance politique qui a eu lieu à cette date semble avoir été perçue par les uns et les autres comme le moment l'avènement de la consolidation de leurs espérances.

Les centres urbains ont été perçus comme les lieux de convergence privilégiés pour "tirer profit" de l'alternance politique. Ainsi, on a constaté la poursuite de l'exode des jeunes vers ces espaces où, entre débrouille et ingéniosité, ils exercent diverses activités économiques.

Cependant, ces centres urbains sont des lieux de désarroi pour de nombreux jeunes obligés de trouver des raccourcis pour se réaliser. Si, pour certains, la migration est une alternative, d'autres prennent leur destin en mains pour s'engager dans le sport ou la musique, devenus de véritables refuges. À côté de ceux-ci, quelques jeunes, de manière organisée ou peu structurée, investissent les sphères publiques, avec des formes de manifestations aussi différentes les unes des autres, pour devenir de simples porte-voix, tout en réussissant, quelquefois, à emboîter le pas à des acteurs politiques qui, dans certains cas, sont obligés de les suivre, pour ne pas perdre la face.

De style ethnographique, cette contribution est écrite sous l'influence théorique et méthodologique de l'interactionnisme symbolique. À cet effet, autant que possible, nous avons pris à témoin des populations originaires de différentes régions du Sénégal (Saint-Louis, Louga, Tambacounda, Kolda et Kédougou) – des émigrés de retour et des candidats à la migration – pour retracer leurs routes, rapporter leurs souvenirs d'aventuriers et surtout parcourir avec eux leurs émotions du voyage.

Des entretiens personnalisés avec des émigrés de retour et des candidats à la migration, nous avons réussi à décrire des expériences très personnelles qu'ils ont accepté de nous dévoiler. Ils nous ont également raconté comment leurs histoires les ont accompagné au fil de leurs voyages sans être effacées au moment de nos discussions avec eux. De leurs propos, nous avons pu identifier des émotions, des rencontres réussies, des anecdotes qui dévoilent des souffrances, etc. Nos échanges avec ces acteurs ont permis de visualiser des idées et des envies qui sont des souvenirs précieux glanés au fil du voyage.

Les points exposés dans ce documents sont « pourquoi partir ? », les « destinations rêvées », les « préparatifs du voyage », les « difficultés rencontrées au cours du voyage » et l' « expulsion : entre échec et source de motivation de l'émigré ».

1. Partir (...) pourquoi partir ?

Au cours des dernières années, une situation morose a été constatée dans ces régions où la production agricole a connu une stagnation, voire une tendance à la baisse de la production, des superficies cultivées et des rendements. La logique de production a toutefois connu un changement remarquable qui s'est confirmé au cours de la dernière décennie, à savoir la baisse des surfaces consacrées à la culture arachidière.

Les performances médiocres de la production agricole s'expliquent par un contexte international défavorable (prix de l'arachide et du coton), une mauvaise maîtrise des ressources en eau, ainsi que par une dégradation des ressources productives : les sols et les intrants (semences, engrais) dont la filière a été déstructurée suite au désengagement de l'État, à la fin des années 1980, ainsi que le faible niveau d'équipements.

À ces faits s'ajoute la multiplication des micro-exploitations agricoles, avec une surface cultivée/actif en nette diminution. Cette atomisation de la production traduit un problème foncier important. Ce type d'exploitation côtoie une agriculture d'entreprise émergente, plus tournée vers l'exportation, et quelques structures agro-industrielles, plus dynamiques (foncier, irrigation, intégration au marché, essentiellement) mais offrant des opportunités limitées pour les petits producteurs, et le milieu rural où le taux de pauvreté demeure élevé. Ces petites unités de production ne peuvent pas vivre des seules activités agricoles.

Face à cette situation, de nombreuses populations agricoles sénégalaises sont obligées d'abandonner leurs terres pour se rendre dans les espaces urbains à la recherche de ressources financières nécessaires pour entretenir leurs familles. L'abandon des terres s'est surtout matérialisé par un exode rural qui ne cesse de prendre des proportions importantes à cause surtout de la pauvreté qui affecte davantage les ménages ruraux qui ont moins accès aux infrastructures de production, aux équipements, aux services sociaux de base et aux structures de financement et ont un niveau de bien-être moindre que celui des citadins.

Au Sénégal, les agriculteurs et les éleveurs ne sont pas les seuls à connaître des difficultés car le secteur de la pêche ne permet plus aux populations de se nourrir face à la concurrence des chalutiers étrangers. Ils sont souvent français, grecs, espagnols, italiens, japonais, coréens, russes, etc. Avec ou sans de licence de pêche et avec leurs équipements électroniques et informatiques performants, ces chalutiers réalisent des moissons halieutiques importantes sur les côtes sénégalaises. Ne disposant pas d'outils de surveillance modernes, la marine nationale est incapable de protéger les aires aquatiques. À plusieurs reprises des pêcheurs se sont plaints auprès des autorités étatiques de la concurrence déloyale des bateaux étrangers qui pillent à volonté les ressources halieutiques.

Il faut également signaler que des entreprises industrielles établies à Louga, Diourbel, Thiès, etc. ont connu des difficultés dues aux pistes de production défaillantes, à la concurrence déloyale d'entreprises

chinoises ou asiatiques, à l'absence de modernisation des équipements, aux coûts exorbitants des facteurs de production (eau et électricité), à la fiscalité, aux charges sociales, à la lourdeur et à la rigueur du code du travail [1]. Parmi les problèmes rencontrés pour accéder au foncier, il faut évoquer le financement du coût bancaire, les taux d'intérêt élevés, etc.

Face à cette situation, de nombreuses populations se sont retrouvées dans un contexte de précarité socioéconomique. Ainsi, la migration semble être l'unique alternative pour se réaliser.

L'exode est même devenu au centre des discussions réunissant souvent toutes les franges sociales locales, quels que soient l'âge, le sexe, le groupe ethnique, le niveau scolaire, le statut professionnel, etc. Cela a été rendu possible surtout par le fait que, d'une part, au niveau du système des représentations locales des phototypes sont continuellement évoqués lorsqu'il est question de parler de la migration et, d'autre part, le voyage vers la ville pour la majorité des Sénégalais n'est pas simplement synonyme d'acquisition d'un travail stable. Elle symbolise parfois la voie à entreprendre pour faire fortune et acquérir aux yeux de ses pairs un prestige social.

Pour cette raison les questions qui suivent sont diversement répondues par nos interlocuteurs : **«** Qu'est-ce que l'on peut forcément gagner / avoir avec la migration ? », « Qu'est-ce que l'on peut ne pas avoir / perdre sans la migration ? », etc.

Selon nos interlocuteurs – des émigrés de retour et des candidats à la migration - à Saint-Louis, Louga, Tambacounda, Kolda et Kédougou « *quand on migre, c'est pour gagner de l'argent* » ou encore « *c'est un bien-être social que l'on peut gagner avec la migration*».

Ces propos résument en fait les avantages de la migration dans la région de Tambacounda. Cela amène donc à mesurer la migration sur les plans économique et social.

De plus, selon le point focal de rétablissement des liens familiaux de la Croix rouge, « *dans le quartier, ce dernier devient le plus important de tous. On fait appel à lui à n'importe quelle occasion* ». Tout pour dire qu'avec la migration, on gagne de la considération et du respect de tous. Cette idée est soutenue par un agent de la Croix-Rouge qui nous apprend :

> « *Mais si tu voyages et reviens, tu es considéré dans la famille. Si je prends le cas du milieu, si tu ne voyages pas tu ne peux pas prétendre à beaucoup de privilèges. Même ton oncle pour te donner une femme, il hésite. Même les cadres, les fonctionnaires, les enseignants, ils préfèrent même aller sortir de leurs milieux pour épouser d'autres femmes. Parce que dans leurs milieux, ils sont considérés comme des gens qui sont pauvres. Ici, la seule issue heureuse, c'est la migration* ».

[1] Malgré l'adoption du nouveau Code du Travail qui comporte plusieurs innovations, d'importantes insuffisances caractérisent sa mise en application, notamment en ce qui concerne la question des différends collectifs. Pour éliminer ces insuffisances, le réexamen de certaines dispositions du nouveau Code du Travail est inscrit à l'ordre du jour de la concertation entre l'État et les partenaires sociaux. Nonobstant les progrès notés ces dernières années, l'application stricte de la législation relative aux jours fériés demeure une préoccupation du secteur privé. Enfin, l'extension de la législation du travail au secteur artisanal, aux microentreprises et au secteur dit informel ne semble pas connaître d'évolution significative, sans doute du fait des spécificités qui caractérisent ces secteurs et qu'il convient de prendre en considération.

Il explique que de la même façon que celui qui a migré gagne des privilèges et de la considération dans la famille et dans la communauté, celui qui n'a pas migré en perd aussi.

Et pour le jeune Kamara de Tambacounda, l'émigré gagne même le respect des personnes âgées : « *quand il passe, tout le monde le salue. S'il dit "Bonjour", tout le monde lui répond. Tu peux voir des personnes âgées qui vont se lever pour le saluer abondamment* ». Et cela se remarque dans la manière dont il est salué. Mais c'est tout à fait le contraire avec le jeune qui n'a pas voyagé. Ce dernier est parfois ignoré et rejeté. Il ne bénéficie d'aucune considération selon lui. Et en comparant les deux, il dit que :

> « *Ils vont dire "Regarde ce gars, au lieu d'à aller chercher de l'argent et venir nous en donner il passe tout son temps à nous saluer". Il peut même arriver que des gens lui disent "Dégage". Mais quand l'émigré sort et dit bonjour, tout le monde va répondre : bonjour, ça va ? Cela fait longtemps. Ils vont le saluer normalement. Mais le gars qui est là, quand il salue, il y aura des gens qui vont répondre et d'autres non. C'est pourquoi, je dis que c'est ça qui m'intéresse* ».

L'on peut comprendre de cette comparaison que ce que l'émigré gagne grâce à son statut de l'émigré, c'est ce que celui qui est resté va perdre. Ce qui explique dans la région de Tambacounda, quand on n'a pas migré, quand on n'a pas de revenus, on est sujet à un harcèlement manifeste de la société surtout de la part de parents proches.

C'est la même situation qui est retrouvée dans la région de Kolda aussi où l'émigré gagne de plus en plus le respect et la considération des autres contrairement au non émigré. C'est ce que nous ont révélé nos enquêtés parmi lesquels ce jeune originaire de Kolda :

> « *Pour celui-là, beaucoup de portes lui seront ouvertes parce qu'il a de l'argent et on connaît comment se comportent les sénégalais vis-à-vis de ceux qui ont de l'argent. En général, il fait tout pour emmener un membre de sa famille avec lui à son prochain départ. Soit c'est son frère pour la plupart des cas soit c'est sa sœur soit sa femme. Tout est grâce, selon moi* ».

Donc, avec la migration, on gagne l'estime, la considération et le respect de ton entourage. L'émigré ne peut pas être comparé aux autres. En effet, la société le prend toujours pour un riche. Ce qui fait que toutes les portes lui seront ouvertes comme le témoigne cet enquêté.

Dans la région de Kédougou de même, la situation ne change pas. La migration est source d'estime, de respect. Elle donne une valeur sociale à la personne. C'est ce que nous fait savoir un instituteur servant dans la zone : « *il occupe une place dans sa zone que même les fonctionnaires de l'état peinent à occuper. Tout le monde l'estime parce qu'il a de l'argent* ».

De ce constat, on peut dire que l'argent et les richesses que l'on gagne grâce à la migration donnent à la personne une autre place plus importante dans la société. Cela va des relations sociales aux regards des autres.

La section qui suit traite des déterminants familiaux de la migration. Autrement dit, elle questionne le rôle de la famille, dans ses différentes dimensions (fratrie, régime matrimoniale, polygamie/monogamie, etc.), dans le désir et/ou la décision d'émigrer.

2. Au carrefour des destinations

Les destinations des émigrés sénégalais se sont beaucoup diversifiées à partir des années 80. Elles avaient une direction bipolaire : un pôle migratoire africain concernant essentiellement les pays transfrontaliers et les eldorados africains (Côte d'Ivoire, Gabon et Congo) et un autre pôle européen orienté exclusivement vers la France. Ces pôles avaient des liens commerciaux, historiques et géographiques séculaires avec le Sénégal.

A partir des années 90, la complexification des conditions d'entrée dans certains pays d'accueil fera émerger des destinations nouvelles qu'a priori ni l'histoire ni la géographie ne liaient au Sénégal. L'Italie a été la destination des estivants marchands ambulants sur les plages l'été et retournant au Sénégal durant l'hiver. La fixation des émigrés sénégalais dans la péninsule, consacrée par un redéploiement interne des villes du Sud vers le Nord industriel et un changement d'occupation les faisant passer de commerçant à *operaï* (ouvrier) et accroissant par la même occasion le potentiel d'intégration, a attiré des émigrés auparavant établis en France ou en Afrique. Cette facilité relative d'intégration a fait de l'Italie une destination privilégiée des Sénégalais après 1990. L'Espagne grâce à son entrée dans l'Union et le début de certains grands travaux a pris le relais. Ces pays ont fait de l'Europe du Sud le principal espace d'attraction des émigrés sénégalais après 1990. Il ressort de plusieurs études que l'Europe du Sud était la première destination voulue des candidats au départ.

L'Espagne et l'Italie, considérées jusqu'à une période récente comme de nouveaux eldorados, ont reçu de nombreuses femmes sénégalaises. Ces deux pays, nouvelles destinations, ont joué un rôle majeur dans la féminisation de la migration sénégalaise. Les femmes y migrent de manière autonome et y intègrent des secteurs d'emploi spécifiques, comme la coiffure ou la restauration, qui prolongent, d'une certaine manière, leurs activités domestiques au Sénégal.

Ces pays, l'Italie et l'Espagne, ainsi que la France et l'Allemagne dans le subconscient des populations sénégalaises les destinations à rejoindre pour se réaliser comme nous le confirment des émigrés et des émigrés de retour, au cours de focus groups et d'entretiens individuels.

> « *Le choix du pays de destination a été fait par la personne avec qui j'ai été mis en contact. Bien vrai que l'Espagne était ma destination souhaitée, mais c'est en Italie que je suis finalement parti* » (Fallou. Homme. Émigré de retour).

> « *C'était ma sœur qui avait tout planifié. Elle vivait en Espagne et pour cette raison, je suis partie la rejoindre. L'itinéraire n'était pas compliqué pour moi. J'ai quitté Louga la veille de mon voyage pour rejoindre Dakar où j'ai passais la nuit chez ma tante. Le lendemain je suis allé à l'aéroport Léopold Sédar Senghor pour prendre mon vol et rejoindre l'Espagne* » (Astou. Femme. Émigré de retour).

« *L'Italie était ma destination préférée car j'avais mes amis qui y résidaient mais par la suite j'ai choisi l'Espagne. J'ai pris les pirogues à partir de Kayar. C'était très dure comme itinéraire. Il y avait des risques mais on était déterminé à réussir le voyage* » (Khadim. Homme. Émigré de retour).

« *De toutes les façons je ne voyais que sortir du Sénégal. La destination importait peu pour moi. Le choix de la destination m'a été proposé par le coxer qui m'a amené en Italie. J'ai fait un itinéraire légal. J'ai quitté Louga le jour de mon voyage pour aller à l'aéroport Léopold Sédar Senghor et j'ai pris un avion pour me rendre en Italie* » (Sadibou. Homme. Émigré de retour).

Des propos rapportés, nous remarquons que les destinations rêvées d'une grande partie de nos interlocuteurs sont l'Italie, l'Espagne, la France et l'Allemagne. Et comme pays de transit, il y a la Libye et le Maroc du moins pour ceux qui passent par les voies terrestres et maritimes.

Comment expliquer les destinations rêvées selon les lieux de résidence des personnes interrogées à Tambacounda, à Kolda et à Kédougou ?

- **Région de Tambacounda**

Premièrement, pour la région de **Tambacounda**, il faut reconnaître comme destinations rêvées des émigrés l'Italie, la France et l'Espagne. C'est ce que nous ont expliqué les jeunes émigrés et potentiels émigrés, les émigrés, les émigrés rapatriés et les parents que nous avons interrogé dans le cadre de cette étude.

Ainsi, pour Samba Ndao, un émigré habitant Sinthiou Kaldène, un village situé dans la localité de Makacoulibantang, « *leur destination première est l'Italie mais ils n'ont pas le choix pour une destination finale. Pour avoir le choix pour une destination, il faut être légal* ». Ce choix de l'Italie par différents jeunes émigrés est expliqué par la proximité de ce pays avec la Libye qui demeure le pays de transit par excellence malgré tous les risques inhérents au voyage. C'est ce que nous a affirmé un émigré rapatrié habitant Tambacounda qui dit :

« *Moi je n'avais qu'une seule destination, c'était l'Italie mais je devais passer par la Lybie comme tous les autres* ».

De plus, un enseignant note aussi l'Espagne comme une des destinations les plus importantes :
« *les nouvelles destinations c'est l'Espagne. Ce que l'on gagne avec la migration, c'est la belle vie* ».
Et pour ce parent, par ailleurs un enseignant à la retraite, il est important d'évoquer parmi les destinations la France qui semble avec l'Espagne un des *pays* rêvés par les jeunes. Dès lors, il nous fait remarquer que : « *les nouvelles destinations sont l'Italie, la France et l'Espagne. Pour eux c'est plus facile de trouver du travail dans ces pays. Les premiers qui sont allés ont réussi donc ils se disent que ce sera pareil pour eux* ».

Un jeune de 22 ans habitant Tambacounda, Kamara, n'a pas dit le contraire quand il soutient que :

« *Moi, mon objectif, c'est France* ». À la question « *Pourquoi ce choix ?* », il répond : « *c'est France que je veux mais il y a des gens qui disent qu'il faut partir en Libye et à Agadez pour partir en Italie, c'est plus facile. Et moi, j'ai dit que je vais voir* ».

Comme motivations aussi à choisir un pays de destination, il y a la connaissance que les jeunes ont souvent là-bas. Ainsi, Kamara nous dit qu'il connaît quelqu'un en France, un cousin avec qui il parle souvent : « *Oui, je connais quelqu'un en France. C'est le fils de mon oncle. Lui, il est là-bas avec son petit-frère* » avant d'ajouter que « *chaque jour, on parle au téléphone. C'est lui-même qui m'a dit qu'il va m'amener* ».

Dans la communication entre les jeunes qui sont ici et les autres qui sont en Europe, il faut bien le rôle des réseaux sociaux numériques comme WhatsApp :

« *C'est WhatsApp. C'est pour que quand il m'envoie de l'argent que je puisse récupérer. Si je ne suis pas connecté, il va m'appeler directement* ».

Toujours, pour les destinations choisies, un des émigrés rapatriés interrogé à Tambacounda souligne :

« *La principale destination est l'Allemagne. C'est plus facile de trouver du travail dans ce pays. Quand on part c'est pour travailler et gagner de l'argent* ».

Donc, pour la région de **Tambacounda**, retenons que les destinations sont principalement l'Italie, l'Espagne, la France et l'Allemagne. Et comme motivations justifiant ces choix, on peut noter la proximité avec l'Afrique pour les pays comme l'Italie et l'Espagne dont les pays de transit sont respectivement la Libye et le Maroc. Pour la France, ce sont les connaissances et les parents qui y vivent. Et l'attraction de l'Allemagne est due aux possibilités de trouver un emploi.

- **Région de Kolda**

Deuxièmement, c'est presque la même situation avec la **région de Kolda**. Les principales destinations sont l'Italie, l'Espagne et la France. On peut y ajouter aussi les États-Unis d'Amérique et le Canada.

Selon un émigré rapatrié, « *les principales destinations sont l'Espagne, l'Italie, la France, etc. Pour les jeunes ces zones regorgent d'énormes richesses et l'accès y est plus facile* ». Il avance ainsi comme motivations à choisir ces pays, la richesse et l'accès qui y est plus facile.

Un jeune diplômé en Gestion des entreprises souligne lui aussi que :

« *La majeure partie des* émigrés *ne parlent que de l'Espagne, de l'Italie* (…) *Ces pays sont beaucoup plus favorables à la migration. Ce sont des portes d'accès à d'autres pays européens. Quand on part dans ces pays, on peut travailler facilement même dans les plantations. Pour mon cas, j'ai mes diplômes, je trouverai rapidement du travail. L'emploi dans ces pays est plus facile contrairement au Sénégal* ».

Son choix est justifié par l'ouverture de ces pays à la migration. De plus, étant à la porte de l'Europe, ils peuvent aussi servir de pays de transit pour accéder facilement à d'autres pays européens. Selon lui,

trouver du travail reste plus facile dans ces pays et avec son statut de diplômé dans un domaine professionnel, cela pourra ouvrir des portes vers la réussite. C'est l'avis de ce jeune de Tambacounda, un passionné de football. C'est son rêve qu'il nous a exprimés en ces termes :

> « *Peu importe le pays, la destination, l'essentiel c'est de partir. Mais moi j'ai choisi l'Espagne et l'Italie. On peut avoir beaucoup de choses avec la migration. Moi par exemple je suis passionné du football. Quand je partirai, je pourrai le pratiquer là-bas et j'y aurai plus d'avantages* ».

Chacun choisit le pays qui colle le plus avec ses ambitions et ses rêves. Ce qui explique que le choix d'un pays de destination n'est jamais le fruit du hasard. C'est ainsi le cas de ce jeune qui a choisi des pays de football comme l'Espagne et l'Italie qui pourront lui donner les possibilités de voir ses rêves se réaliser.

Cependant, à côté de ces pays (Italie, Espagne, France), d'autres rêvent de rejoindre les États-Unis et le Canada. C'est l'avis d'un parent : « *pour les destinations c'est entre autres les États-Unis, le Canada, etc.* ». Cela explique que les destinations sont diverses. Et chaque choix est justifié par une multitude de facteurs.

- **Région de Kédougou**

Enfin, dans la **région de Kédougou**, les mêmes destinations reviennent pour les jeunes désirant voyager. Dans toutes les réponses des parents, émigrés actifs, émigrés rapatriés et jeunes potentiels émigrés, les noms des pays Italie, Espagne, France reviennent fréquemment.

Dès lors, dans l'optique du Président du Conseil Régional de la Jeunesse, « *les destinations les plus recherchées sont la France, l'Italie et l'Espagne. Pour eux, c'est plus facile de trouver du travail dans ces régions. Ces pays sont faciles à accéder et aussi ils sont plus proches du continent africain* ». Selon lui, la proximité avec le continent est une des raisons qui expliquent ces destinations en plus des possibilités de trouver de l'emploi.

Un émigré rapatrié, dans cette même perspective, explique que :

> « *Les principales destinations sont l'Espagne et l'Italie. Pour accéder à ces pays ce n'est pas très difficile. Les barrières ne sont pas très difficiles à franchir. En plus c'est plus proche de nous. Une fois dans ces pays nous pouvons faire beaucoup de choses et gagner plein d'argent. Là-bas au moins avec peu de chance on peut s'en sortir contrairement au Sénégal* ».

Et un responsable de l'ONG La Lumière ajoute que :

> « *Le plus souvent ils parlent de l'Espagne. Parfois quand ils choisissent une destination c'est parce qu'ils ont des connaissances là-bas. Ils ont soit un frère soit un ami qui y est installé et qui leur demande de le rejoindre. On voit même des jeunes abandonner leur métier ici pour partir en Europe parce qu'on leur a certainement dit qu'ils auront mieux là-bas* ».

Il ressort de ces témoignages que les choix de l'Espagne, de l'Italie et de la France comme destinations rêvées des jeunes peuvent être expliqués en quatre points principaux. D'abord, nous pouvons noter l'accès plus facile à ces pays pour les émigrés africains. Ensuite, la proximité avec le continent africain favorise de même une certaine attraction pour les jeunes. Puis, il y a les possibilités de se faire fortune rapidement et enfin les connaissances et les parents qui demandent souvent à être rejoints.

Il faut préciser que les principales destinations de rêve évoquées par les personnes interviewées sont toutes situées en Europe. Par conséquent, le rêve en effet de nos interlocuteurs c'est l'Europe en passant par le Niger et le Maghreb (Maroc, Lybie, Algérie). Ces pays malgré un contrôle impressionnant des frontières sont aux yeux de quelques personnes interrogées « plus faciles à traverser parce qu'étant proches de l'Europe ».

En effet, si certains émigrés et candidats à la migration ne pensent qu'à l'Espagne, d'autres par contre préfèrent l'Italie ou la France et même l'Allemagne. Les justifications sur leurs choix sont aussi différentes les unes des autres même si de tous les propos, il est évoqué la « possibilité de trouver une vie meilleure ». Toutefois, il arrive des cas le choix des destinations est déterminé indépendamment de la volonté des émigrés.

3. Voyager, un rêve accompli

La réussite de l'émigré, c'est quelque chose qu'il faut manifester soit par le langage, soit par l'habillement ou par l'argent acquis. Cela résume ainsi le point de vue des populations locales sur les émigrés qui ont réussi et sur leurs familles. De plus, l'émigré est celui à qui toutes les portes sont ouvertes. C'est le privilégié et la référence de la communauté.

Pour un émigré rapatrié vivant à Louga :

> « *Quand un émigré réussit, à son retour il construit une belle maison, il achète des provisions pour la famille et beaucoup de matériels dont auront besoin les membres de celle-ci. Aussi, il finance des gens pour cultiver les champs de sa famille. Du coup, avec les fonds qu'il envoie, ses parents embauchent des gens qui vont travailler à leur place et eux ils cherchent autre chose à faire. Dans sa famille aussi, on voit beaucoup de changement. Les frères et sœurs ne s'habillent plus comme avant, ils changent de mode de vie, partent en ville (Louga) tous les mois. Ils ont des motos chez eux qui leurs permettent de se déplacer plus facilement* ».

Selon lui, pour savoir si un émigré a réussi ou pas, il faut observer son type d'habit, les conditions de vie, la façon de s'habiller des membres de sa famille, leurs avoirs et leurs investissements. Si tel est le cas, il faut s'attendre à ce que tout s'améliore. En effet, il doit habiter dans une belle villa, envoyer fréquemment de l'argent à la famille. Ce qui va changer les modes de vie. On attend de lui et de sa famille qu'ils mènent une vie ostentatoire.

Un autre émigré rapatrié, lui emboitant le pas, explique que : « *Toutes les belles maisons de ce village sont des propriétés d'émigrés. C'est le premier signe de reconnaissance d'un émigré qui a bien réussi. Il y a une parfaite réhabilitation de la maison familiale* ».

Ce qui signifie alors qu'on reconnaît un émigré qui a réussi par ses belles maisons.

Un groupe de jeunes filles habitant la ville de Tambacounda va, d'ailleurs, plus loin et explique le phénomène par la façon même de parler. Ainsi, pour Khadija : « *On le reconnaît par sa manière de s'habiller, de parler, de marcher. Les gens vont le prendre comme au-dessus de tous les autres* ».

Yacine, quant à elle, signale que « *l'émigré qui a réussi cherche toujours à montrer qu'il a parfaitement réussi* ». Par diverses manières, il veut faire connaître qu'il est revenu avec du succès. Pour cette raison, Marième, rencontrée à Louga, nous apprend que « *quand les émigrés reviennent, ils portent de beaux habits pour que les gens sachent qu'ils viennent de l'extérieur. Quand ils sont en public ils distribuent de l'argent* ».

Une autre personne interrogée à Louga, nous affirme que :

« *Il est possible de reconnaître l'émigré qui a réussi à travers ses dépenses et ses avoirs. Habituellement, il a de belles maisons, de belles voitures et sa façon de parler est totalement différente de celle des autres. Quand il s'exprime en langue locale, il a tendance à utiliser plus de mots du pays où il a séjourné ; soit l'anglais ou le français. Il articule les mots de manière très particulière. Tout cela pour montrer qu'il est différent des autres. Il fait du « Diaay prek », du « Diaay mana », du « Diaay taar ». En quelque sorte, il ne passe pas inaperçu !* ».[2]

Dans la région de Kolda, de même, les enquêtes ont révélé que les émigrés qui ont réussi et leurs familles sont reconnus par les belles maisons, les belles voitures et un bon niveau de vie.
Ainsi, selon un émigré rapatrié :

« *L'émigré qui a réussi est facile à reconnaître. Même s'il ne le dit pas, on peut le reconnaître à travers ses comportements, sa manière de parler et autres. Coté investissement aussi, toutes les belles maisons par exemple du quartier sont des propriétés d'émigrés. Ils ont de belles voitures, épousent les plus belles filles du quartier. Pour sa famille cela dépend de l'émigré, de comment il considère sa famille. Mais en général ce que nous voyons c'est de nouvelles constructions, des motos pour les frères, etc.* »

Et pour confirmer ces propos, un émigré rencontré à Saint-Louis nous explique que : « *l'émigré qui a réussi est une référence ! Avec son argent, il est bien habillé* (…). *Il loue de belles voitures et au-delà de sa famille, tout le monde n'arrête pas de chanter ses éloges* ». À Louga, un enseignant interrogé nous apprend que « *l'émigré qui a bien réussi est connu par le monde. Ce qui lui vient en tête en premier c'est de construire une maison pour sa famille, d'acheter une belle voiture, etc.*».

Des entretiens faits à Tambacounda, Kolda et Kédougou, nous apprennent qu'il n'est pas difficile de reconnaître un émigré qui a réussi car avec son argent il construit de belles maisons et achète de belles voitures. Il cherche à améliorer les conditions de vie de sa famille. À la différence des autres populations, il se fait remarquer de par sa façon de parler. En effet, quand il parle, il a tendance à utiliser des termes du pays où il résidait.

[2] *« Diaay prek », « Diaay mana », « Diaaytaar » veulent dire « Estime de soi ».*

4. Préparatifs du voyage

4.1. Comment mobilise-t-on le prix du voyage ?

Des populations nous affirment avoir exercé différentes activités pour le financement de leur voyage et souvent leurs ressources semblent être insuffisantes aux tarifs exigés par les convoyeurs. A cet effet, dans certaines parties du Sénégal, la mobilisation des ressources financières nécessite la vente de biens personnels mais également la contribution de proches parents comme nous le confirment des interlocuteurs rencontrés à Tambacounda :

> « *Nous mobilisons les revenus pour financer le voyage en vendant soit nos récoltes soit nos troupeaux ! Il y a certains qui font le commerce et d'autres qui s'adonnent à la fraude de marchandises venant de la Gambie ou de la Guinée pour payer leur voyage car le prix du billet est cher* » (Amsata. Homme. Tambacounda. Émigré de retour).

> « *Dans la majorité des cas, c'est la famille qui cotise pour payer son voyage, on vend soit une maison, soit un terrain, soit un troupeau pour faire partir le jeune homme. Il y en a également qui travaillent et qui gardent leur argent* » (Ismaila. Homme. Tambacounda. Émigré de retour).

> « *Pour payer le voyage, des jeunes parfois vendent les biens de leurs familles, soit un terrain, soit des troupeaux. Il y a certains qui ont fait la vente ambulante à Dakar pour mobiliser de l'argent* » (Moustapha. Homme. Kolda. Émigré de retour).

Photo 1 : Un marchand ambulant candidat à la migrant à Dakar.

« *Des jeunes financent leur voyage avec les ressources tirées de l'exploitation minière. Pour d'autres également c'est grâce à la vente de bétail* » (Directeur de l'Agence Régionale de Développement de Kédougou).

« *Pour financer mon voyage, j'ai pu bénéficier du soutien de mon grand frère. Il est menuiser. Il a mobilisé l'argent à la suite d'un marché gagné* » (Meissa. Tambacounda. Émigré de retour).

Par contre, un émigré rapatrié, un ancien étudiant de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, explique son cas particulier en ces termes : « *quand j'étais en deuxième année à la fac, j'avais pris 132.000 FCFA de ma bourse d'études plus quelques économies que j'avais faites pour partir* ». Ces propos nous montrent que des sources de revenus pour financer le voyage peuvent venir du candidat à la migration.

Le choix d'abandonner l'école au profit du voyage témoigne de la faillite de l'école comme instrument de promotion sociale. A cet effet, selon Aminata Diaw (2002), « *d'un point de vue symbolique surtout, la réussite des modou-modou*[3] *est un signe de la faillite de l'État et elle montre jusqu'à quel point l'école n'est plus réellement dans l'imaginaire sénégalais un vecteur de promotion sociale et de valeurs nationales. Les représentations de la modernité aujourd'hui s'articulent autour d'un futur possible sur le territoire sénégalais ou ailleurs, malgré la désinstitutionnalisation des mécanismes d'ascension sociale. La réussite des modou-modou se traduit dans cette perspective en termes de volonté ou d'opportunité hégémonique sur le champ symbolique sénégalais* ».[4]

Le voyage peut être analysé comme un projet collectif qui enregistre la participation de la famille et des amis. Ainsi, à Tambacounda, selon les dires du chef de projet migration de l'ONG La Lumière :

« *La plupart des* émigrés *que j'ai rencontrés sont partis avec leur propre argent. Ils ont beaucoup économisé et quand ils ont obtenu la somme nécessaire, ils ont quitté. Mais parfois nous voyons des pères ou mères de familles vendre leurs biens pour permettre à leurs enfants de partir. Pour d'autres par contre, c'est avec de l'argent dérobé quelque part soit dans la boutique du grand frère, soit dans la maison familiale qu'ils effectuent le voyage* ».

Selon lui, il faut noter la participation des parents (pères et mères) qui sont prêts à vendre des biens pour permettre à leurs fils de voyager. Il faut aussi souligner la volonté du candidat ; ce qui le pousse souvent à prendre des risques comme le vol. La règle semble ainsi être « *tout est permis pour voyager* ».

Dans cette même perspective, un père de famille rencontré à Kolda ajoute que :

« *Dans la majorité des cas, c'est la famille qui cotise pour payer son voyage, on vend soit une maison, soit un terrain, soit un troupeau pour faire partir le jeune homme. Il y en a également qui travaillent et qui gardent leur argent* ». La migration est ainsi un réel investissement familial, un projet collectif qui demande la participation de tout le monde. C'est un constat qui est aussi fait par un jeune potentiel émigré qui dit que « *pour payer le voyage, les jeunes parfois vendent les biens de leurs familles. C'est soit des terrains, soit des troupeaux ou autre* ».

[3] « *Modou-Modou* » veut dire un émigré.

[4] Aminata Diaw. 2002. « Entre l'État et la Nation : L'impossible lieu d'énonciation du politique en Afrique », Communication présentée à la XXe Assemblée Générale du CODESRIA, Kampala/Ouganda du 8 au 12 décembre.

Cela montre donc que les sources de revenus pour payer le voyage sont diverses. Ce qui fait aussi de la migration un projet à la fois individuel et collectif voire familial. En effet, au moment où certains candidats se chargent entièrement de leur voyage en essayant de trouver leurs revenus dans les travaux champêtres, le commerce, la contrebande, la vente de bétails ou dans les exploitations minières, d'autres se voient aidés dans leurs projets par leurs amis, parents et proches.

4.2. Combien paye-t-on pour le voyage ?

Pour financer le voyage, il faut noter que le prix n'est pas fixe. Il peut varier selon la tete du client et de l'affluence des candidats aux voyages.

Des personnes enquêtées nous donnent des intervalles qui peuvent varier d'un candidat à un autre tout en soutenant que le voyage pour se rendre au Niger et plus tard en Libye ne se fait pas en une ligne directe. Selon elles, « il faut noter des escales et des correspondances d'un pays à un autre ou d'une ville à une autre avant de rejoindre le Niger.

Selon un émigré rapatrié interrogé à Tambacounda, « *le prix du voyage varie entre 400.000 (611,08 euros) et 500.000 FCFA (763,85 euros) de Tambacounda à Sabbah. La totalité jusqu'à Tripoli c'est au minimum 450.000 FCFA (687,46 euros)* ». Ce qui explique que le voyage par voie terrestre n'est pas quelque chose qui est à la portée de tout le monde.

De tels propos ont été confirmés par un émigré rapatrié enquêté à Kédougou qui soutient :

> « *Le prix du billet du voyage peut aller jusqu'à 800.000 FCFA (1222,15 euros). Parce qu'une fois en Lybie, pour traverser vers la capitale il faut au minimum avoir 400.000 FCFA (611,08 euros) en poche mis à part ce que l'on paie aux agents de sécurité dans les postes de contrôle* ».

D'ailleurs, un autre émigré rapatrié rencontré à Kolda nous explique les correspondances et les prix selon les villes comme suit :

> « *Pour le prix du billet, j'ai payé 5.000 FCFA (7,64 euros) de Kolda à Tambacounda, puis 20.000 FCFA (30,55 euros) de Tambacounda à Bamako, ensuite de Bamako à Niamey 75.000 FCFA (114,58 euros). Le voyage entre Niamey et Agadès m'a coûté 35.000 FCFA (53,47 euros), celui de Agades à Sabbah 75.000 FCFA (114,58 euros) et enfin de Sabah à Tripoli, j'ai payé 175.000 FCFA (euros). De Kolda à Tripoli, j'ai déboursé 500.000 FCFA (763,85 euros) sans compter quelques dépenses en vivres* ».

En effet, pour atteindre la Lybie et plus tard l'Italie par l'ile Lampedusa, les populations interrogées au Sénégal, sont prêtes à dépenser d'importantes sommes d'argent.

En plus de la cherté du billet pour effectuer le voyage, les candidats à la migration sont contraints de garder une certaine discrétion. Généralement, le projet de voyage est exceptionnellement partagé et seuls

quelques membres de la famille restreinte sont informés. Une telle discrétion renvoie au proverbe locale qui soutient que "Kouy Yott Dou Sexet" (Celui qui marche sur la pointe des pieds ne doit pas tousser).

Dans la conscience collective locale, le voyage est susceptible d'être avorté lorsque de nombreuses personnes sont informées. Cela confirme tout un mythe et des pratiques métaphysiques qui entourent le voyage. D'ailleurs, en plus de la discrétion, le candidat à la migration ou / et ses parents font recours aux marabouts pour obtenir des talismans (grigris et fétiches) en vue de réussir le voyage.

Ces objets sont invisibles pour deux raisons : d'abord, ils sont portés à même le corps, sont sacrés et pour garder leur efficacité, doivent rester cachés par celles et ceux qui les portent. Ensuite, ils sont indicibles car désormais inconnus, inimaginables pour la plupart des occidentaux.[5]

[5] Saskia Cousin. L'amulette. Corinne Alexandre-Garner et Alexandra Galitzine-Loumpet. L'objet de la migration, le sujet en exil, Programme Migrobjets/Inalco et, Presses universitaires de Paris-Ouest Nanterre., 2020. ⟨halshs-03112852⟩

5. Déroulement et difficultés du voyage

Pour retracer déroulement du voyage ainsi que décrire les difficultés rencontrées par des émigrés de retour et des candidats à la migration, nous avons demandé à nos interlocuteurs de nous spécifier leurs interactions avec les différents acteurs aussi bien dans leur pays d'origine que ceux traversés et d'établissement avant de revenir au Sénégal.

Les propos exposés nous ont permis d'analyser comment est organisé le voyage, de situer les activités des rabatteurs de clients sans omettre de comprendre la réservation et la vente de tickets par les convoyeurs, les horaires des moyens de locomotion (bus, pirogues, etc.) et les difficultés du voyage.

Selon nos différents interlocuteurs, les heures de départ ainsi que les horaires des voyages ne sont pas fixes. Ils varient selon les convoyeurs et les points de départ des moyens de locomotion comme nous le confirment un émigré rapatrié et un chef d'une agence de voyage interrogés à Tambacounda en ces termes :

> « *A Tambacounda, les bus qui se rendent au Mali (...) on dit au Mali mais tout le monde sait qu'ils vont au Burkina ou au Niger (…) ils quittent ici entre 14 heures et 20 heures(…) ce n'est pas facile de donner une heure fixe parce qu'en majorité, ils viennent de Dakar* » (Ismaila. Homme. Tambacounda. Émigré de retour).

> « *Pour les horaires des bus, il y en a qui partent d'ici entre 14 heures et 21 heures* » (Chef d'agence de voyage. Tambacounda).

Le horaires des départs des bus ne sont pas fixent parce que ces derniers sont de passage à Tambacounda pour « ramasser » des clients. Cette situation explique également pourquoi il est aléatoire de trouver une place le jour souhaité. Il arrive des jours où les bus sont vides et d'autres ils sont entièrement remplis.

Autant les horaires et les jours de départs ne sont pas fixes autant les escales et les correspondances nationales et internationales sont modulables au gré des convoyeurs selon notre interlocuteur.

> « *Nos bus font le tour de la sous-région. Ils se rendent à Kayes puis à Bamako avant de se rendre à Niamey en passant par le Burkina Faso. A partir de Niamey, nous avons des partenaires qui assurent le voyage vers Agadez. Nous avons un réseau très fiable et c'est pour cette raison que nos bus lorsqu'ils quittent Dakar ils prennent des passagers à chaque région traversée. Arrivés à Tambacounda, ils font escale de quelques heures, le temps de permettre aux passagers de se reposer un peu et à ceux de Tambacounda d'embarquer !* » (Chef d'agence de voyage. Tambacounda).

Pour confirmer la fiabilité de son agence de voyage, notre interlocuteur nous parle des « bonnes relations » avec leurs passagers et de leur ponctualité.

> « *Parmi nos passagers nous avons beaucoup de candidats à la migration mais nous ne pouvons pas les arrêter encore moins fermer nos agences. Il faut savoir que nous ne faisons pas le travail de la police des frontières. Notre travail c'est d'amener nos passagers aux lieux indiqués et selon nos itinéraires. Nos agences sont reconnues par la ponctualité des jours et des heures de voyage. Certes les jeunes ne disent jamais leurs destinations exactes de peur d'être arrêtés par la police ou la gendarmerie. Il nous arrive de prêter notre téléphone aux passagers pour retrouver des amis qui les attendent mais pas plus !* ».

Il faut noter que des candidats à la migration rencontrent des difficultés au cours du voyage. Si certains s'endorment dans le bus et ne se réveillent qu'après leur lieu de descente d'autres perdent ou oublient les contacts des personnes qui devaient venir les accueillir, comme nous le confirme un émigré rapatrié interrogé à Tambacounda :

> « *Quand on est dans le bus est mort de fatigue ! On ne veut plus rien du voyage mais quand on pense aux problèmes laissés derrière nous il nous est impossible d'abandonner le voyage. Il nous arrive de croiser des gens gentils mais à côté il y a des bandits. Nous rencontrons toutes sortes de difficultés en cours de route surtout entre les premiers villages de la Lybie et les derniers villages après Agadez. Les bandits nous réclament sans cesse de l'argent et ils nous frappent lorsque nous ne leur donnons pas ce qu'ils veulent ! Le voyage ce sont des problèmes à tout instant* ».

Un autre émigré rapatrié témoigne que :

> « *Moi à Tripoli, à deux reprises, j'ai été capturé et mis en prison avec d'autres émigrés. Les bandits qui nous ont pris sont les "Asma Boy". Quand ils m'ont pris, ils ont commencé automatiquement à me fouetter avant de m'amener dans une grande maison où j'ai trouvé des sénégalais, des maliens, des guinéens, etc. C'est une sorte de prison à ciel ouvert. Après quelques jours de détention, ils sont venus me chercher pour m'amener dans un bloc où j'ai été frappé à nouveau. Ils m'ont remis un téléphone et m'ont demandé d'appeler les parents pour qu'ils m'envoient de l'argent* ».

Les propos de nos interlocuteurs confirment les cas de maltraitance souvent relatés par les médias et les personnes qui sensibilisent pour arrêter les migrations irrégulières.

Malgré les économies et les nombreux sacrifices des parents et candidats à la migration, les voyages ne s'effectuent pas toujours sans difficultés surtout lorsqu'ils sont faits de manière irrégulière et plus précisément par voie terrestre. C'est le cas de Fallou qui nous expose en détail son périple au cours d'un entretien à Louga :

> « *C'était trop difficile, trop difficile même. (Longue silence, puis des larmes qui coulent). Déjà on était dans un bus et on a fait des jours de route avant de rejoindre la Lybie. Sans pour autant parler des tracasseries pendant la route. Nos stocks alimentaires étaient presque épuisés et on*

ne voulait pas dépenser tout notre argent. On n'avait pas où dormir ! Ce n'était pas du tout facile et j'ai du mal à en parler à mon frère. C'était pire que tout ce qui était prévu. Quand on est arrivé en Italie on n'avait plus nos documents. On nous a amené dans des endroits où il y avait des clandestins comme nous. Mais tout était planifié. C'était une sorte de réseau bien structuré. Des personnes bien habillées s'étaient présentés pour récupérer certains d'entre nous. Mais une fois qu'on nous a mis dehors le contrat du passeur était terminé. À charge pour l'émigré de se débrouiller pour trouver un logement, du travail, des alimentations et autres » (Fallou. Homme. Émigré de retour).

Ces difficultés exposées par Fallou sont sensiblement les mêmes connues par Khadim, un récidiviste, rencontré à Louga :

« *On avait des problèmes pour dormir, pour manger. On était malade parfois mais pas raison de s'arrêter. Franchement je préfère ne pas en parler tellement c'était dur ! Trop dur et je n'oublierai jamais ce trajet. Les difficultés c'est du début à la fin. Une fois en Europe c'est d'autres problèmes qui s'annoncent. Déjà moi j'ai tenté l'expérience du voyage à deux reprises. On m'avait déjà expulsé en 2011 et c'est en 2012 que j'ai retenté le voyage. Lorsque je suis arrivé en Europe, j'étais confronté aux problèmes de papiers, de travail et de logements pour ne citer que ceux-là. J'étais également victime de racisme quand je cherchais du travail* » (Khadim. Homme. Émigré de retour).

Des propos rapportés par Fallou et Khadim ainsi que par d'autres personnes rencontrées à Saint-Louis, Kolda, Louga, Tambacounda et Kédougou nous confirment que le voyage est « *très pénible* » car « *les candidats à la migration sont confrontés à toute sorte de difficulté. Ils sont traités, torturés, emprisonnés et tués parfois* ».

Nos enquêtes nous apprennent que de nombreux candidats au voyage ont connu des difficultés liées à leur statut d'étranger au sien même de l'espace CEDEAO. Une telle situation est en contradiction avec le Traité de la Communauté Économique des États de l'Afrique de Ouest qui demande aux États membres de dispenser les citoyens de la Communauté des formalités de visa et carte de séjour et de leur permettre d'occuper un emploi et d'entreprendre des activités commerciales et industrielles sur leurs territoires.[6]

Au Niger, des mesures restrictives ont été prises et elles sont à l'encontre du traité de la CEDEAO. Ces mesures sont aux yeux de certains candidats à la migration « *un non-respect des principes de la libre circulation dans l'espace CEDEAO* ».

Dans ce pays, des affiches, pancartes, panneaux publicitaires sont posés aux alentours des gares routières pour réglementer les conditions d'entrée mais aussi de séjour, de sorties du territoire et de circulation des ressortissants étrangers qui sont en majorité originaires de pays membres de la CEDEAO.

Photos 2 et 3 : Niamey : panneaux d'informations règlementant
le transport de migrants au Niger

[6]Paragraphe 2 de l'article 27 du Traité de la Communauté Économique des États de l'Afrique de l'Ouest.

Source : Photos prises par nous-même à Niamey (mai 2021)

Les difficultés rapportées par ceux qui ont pris les routes du désert ne semblent pas être différentes de celles des candidats à la migration qui ont pris des pirogues. Ces derniers soutiennent que pour se rendre aux îles Canaries ont déboursé d'importantes sommes d'argent qui ont permis à leurs convoyeurs d'acheter du carburant, des vivres et les codes GPS nécessaires pour échapper à la vigilance des patrouilles maritimes.

Des moments de fatigue et de souffrances sont également connues au cours de leur voyage sont faits en plusieurs étapes.

Dans l'organisation des voyages maritimes, une certaine discrétion est de mise. Par exemple, l'embarquement ne s'effectue pas directement à bord des grandes pirogues destinées à la traversée. Les passagers y sont acheminés par groupes, à partir de pirogues plus petites, tandis que les embarcations destinées au voyage sont arrimées au large des côtes, à l'abri des regards.

Photo 4 : Préparatifs de candidats à la migration avant le départ d'une pirogue

Photo 5 : Préparatifs avant le départ d'une pirogue.

6. Expulsion : entre échec et source de motivation de l'émigré

Au Sénégal, si l'image de l'émigré qui a réussi reste valorisante pour lui et sa famille, c'est tout à fait le contraire pour l'émigré revenu malgré sa volonté. Le rapatriement est synonyme de honte et il est expliqué différemment par les personnes enquêtées. Seulement, au moment où certains ont pris pour le rapatriement pour une honte, d'autres croient qu'il peut être une source de motivation.

Dès lors, un enseignant à Tambacounda explique que « *pour l'émigré rapatrié, tout devient difficile. Il reprend sa vie à zéro. Il perd tout ce qu'il avait au départ. Nous rencontrons même des* émigrés rapatriés *qui ne reviennent jamais chez eux. Il y a une sorte de honte qui les hante, un lourd fardeau qu'ils portent en eux. Ils peuvent rester dans le village sans qu'un seul membre de leur famille ne le sache* ».

En outre, cet enseignant ajoute que : « *les émigrés rapatriés sont mal accueillis dans leurs localités. Même dans leur quartier, ils y sont mal vus. Le rapatriement pour moi est un échec total pour les émigrés ramenés* ». Ils sont souvent stigmatisés et exclus socialement.

La présidente de l'association des parents d'élève de Makacoulibantang dans la région de Tambacounda nous fait remarquer que :

> « *Quand un jeune est rapatrié toute la famille coule avec lui. Du coup, il est vu comme un investissement à perte. C'est la catastrophe ! Personne ne souhaite avoir un enfant rapatrié !* ».

Il faut noter ainsi que la migration est constatée comme un investissement d'une famille sur un de ses fils ; par conséquent le rapatriement est une perte. C'est pourquoi, certains sont rejetés et exclus socialement tandis que d'autres sont perdus.

Sous ce même rapport, un jeune de Kolda note comme conséquence de la migration, une perte de considération et d'estime envers le candidat malheureux : « *pour le cas de l'émigré rapatrié c'est une autre chose. Il n'est pas considéré comme avant. Même ses petits frères et sœurs ne le respecteront plus. Il perd toute estime. Et cela constitue une honte pour lui d'abord, ensuite pour sa famille* ». C'est quelqu'un qui perd tous les privilèges, toute estime. C'est un rejeté. Le rapatriement est une honte pour l'émigré et pour sa famille.

Une telle situation a été constatée à Tambacounda et nous a été rapportée par un de nos interlocuteurs interrogés:

> « *L'émigré rapatrié est discriminé dans sa propre famille ainsi que dans son entourage. Il est considéré comme quelqu'un sur qui une malédiction est tombée. Au Sénégal on a l'habitude de dire que la réussite d'un enfant réside entre les mains de sa maman. Ainsi, même la maman de ce candidat est emmêlée dans ce problème. On dit qu'il n'a pas la bénédiction de sa maman.*

C'est pourquoi lors du rapatriement beaucoup de candidats n'arrivent pas chez eux. Ils préfèrent aller rester ailleurs que de revenir à la maison. De ce fait, ils créent une rupture totale avec leur famille. Ils ne donnent aucun signe de vie, personne ne sait où ils sont. Ils se sentent coupables de leur échec ».

Pour lui, le rapatriement est un échec total. Et pis, cela ne concerne pas seulement le candidat malheureux mais toute sa famille, surtout sa mère. Elle est considérée comme responsable de l'échec car n'ayant pas accompli au sein du foyer conjugal un travail qui peut lui servir de bénédiction. Cela entraîne souvent la déperdition sociale, l'exclusion ou la disqualification sociale.

Photo 5 : Rapatriement d'émigrés irréguliers à l'aéroport de Dakar-Bango de Saint-Louis.

Il faut noter que pour un émigré rapatrié, les choses peuvent être comprises autrement au sein de sa communauté comme nous le mentionne un émigré de retour :

« *Le rapatriement chez nous ici est une source de motivation. Les membres notamment de sa famille le motivent pour qu'il ne se décourage pas tout en l'aidant à se préparer pour un autre départ* ».

En partant de son expérience, notre interlocuteur considère le rapatriement non comme une honte ni comme un échec mais de la malchance. C'est une source de motivation pour mieux recommencer et préparer un autre départ. Donc, cela ne décourage pas la victime.

De plus, pour un enseignant à Kolda :

> « *Certains émigrés rapatriés prennent leur destin en main. Ils reprennent leurs activités qu'ils menaient avant leur départ. Pour moi personnellement je ne considère pas le rapatriement comme une honte. C'est plutôt une source de motivation pour le candidat. Pour moi, c'est une chance d'être rapatrié. Parce qu'il y en a d'autres qui meurent durant le voyage. D'autres également sont emprisonnés et Dieu seul sait ce qu'ils endurent dans les prisons. Donc celui qui a eu la chance d'être rapatrié doit rendre grâce à Dieu car il a échappé à toutes ces choses* ».

Dans son optique, le rapatriement est une source de motivation pour le candidat. En effet, de son point de vue, s'il est comparé à ceux qui ont perdu la vie en route et à ceux qui sont emprisonnés, on comprendra facilement que le rapatriement est une chance.

Par conséquent, retenons que dans les régions de Tambacounda, Kolda et Kédougou, le rapatriement ou le refoulement n'est pas bien apprécié. Il est d'une part vu comme un échec total, d'autre part comme une honte et une catastrophe pour le candidat et sa famille et rarement comme une source de motivation. Ce qui fait que l'émigré rapatrié perd toute estime, des privilèges et le respect. Souvent, toutes les portes lui sont fermées. Un fait qui est analysé comme une exclusion, une disqualification sociale. C'est une stigmatisation qui ne dit pas son nom. En effet, dans cette zone où la réussite ne repose que sur la migration, être rapatrié n'est pas un fait normal.

En voulant se rendre en Europe pour faire fortune par le biais de pirogues de fortune, de nombreux jeunes originaires de l'intérieur du pays ont été rapatriés une fois arrivés en Espagne.

Le fait que le Sénégal soit considéré par l'Europe comme un pays dit « sûr » justifie le rapatriement forcé de nombreux jeunes sénégalais, du moins ceux qui ne sont pas des mineurs, vers leur pays d'origine. Soixante-trois (63) vols affrétés par les autorités espagnoles et sénégalaises ont permis le rapatriement de 4 681 Sénégalais dont le rêve s'est arrêté aux Iles Canaries.

Ces personnes ramenées au Sénégal ont été, en majorité, identifiées par une équipe composée de policiers et de diplomates sénégalais. Auparavant, elles étaient internées dans le centre d'accueil d'El Motorral à Fuerteventura ou les bases militaires de La Isleta à Las Palmas de Gran Canaria et de Los Raices à Tenerife.

À l'aéroport de Saint-Louis, tête de pont des rapatriements, les "candidats malheureux" à la migration ont été accueillis dans la plus grande discrétion. C'est la désillusion qui s'affichait au visage pour la plupart d'entre eux. Un parmi eux m'a raconté son amertume et les fermes résolutions prises par ses pairs à leur descente d'avion :

> « Quand on a débarqué à l'aéroport de Bango de Saint-Louis, on a reçu individuellement 10 000 francs CFA, un sandwich et une bouteille de boisson, c'est ce avec quoi on a été accueillis. On aurait préféré rester en Espagne que de rentrer au pays ! C'est vraiment dommage ! Certains ont liquidé leur cantine, d'autres ont emprunté de l'argent pour partir en Espagne. Il y a des gens qui sont descendus de l'avion, mais qui ont juré de ne plus mettre les pieds dans leur propre maison. Vraiment, c'est difficile ! Voilà des gens ont tout donné pour se retrouver dans une situation misérable ! En laissant les espagnols nous rapatrier, l'État du Sénégal nous a lâché ! » (Entretien avec Moussa, 29 ans, un clandestin rapatrié, Saint-Louis).

Le choix « de ne plus mettre les pieds dans leur propre maison » et de se rendre à Dakar symbolise la déception de certains « candidats malheureux » à la migration. Deux situations se présentaient en eux : « Barça ou Barsaax », c'est-à-dire « Aller à Barcelone ou mourir » qui était leur slogan. Mais avec leur rapatriement, ce n'est ni l'une ni l'autre et face à la déchéance, il a été difficile à gérer l'incertitude et la complexité de leur quotidien. Non seulement, les sommes d'argent mobilisées en moyenne ont été énormes mais les coûts furent plus que disproportionnés au regard de ce qu'ils ont reçu à l'aéroport de Bango de Saint-Louis.

Cette situation vécue par les "candidats malheureux" à la migration peut être perçue comme une sorte d'exclusion sociale car ces populations sont sensiblement victimes d'une relégation et d'une marginalisation sociale, à cause, d'une part, de leur rapatriement à la suite de l'échec de leur projet migratoire, d'autre part, de leur déguerpissement lorsqu'ils ont voulu se convertir en commerçants ambulants.

Des jeunes « candidats malheureux » à la migration en devenant des marchands ambulants se retrouvent dans une situation de stigmatisation parfois profonde. Certains se retrouvent assistées par leurs pairs ou des proches parents installés en ville depuis plusieurs années, cela affecte leurs rapports avec autrui. Se développent ainsi pour certains un sentiment de subordination à cause de la pauvreté à laquelle ils se retrouvent faute d'activités. Si certains réussissent à dissimuler l'infériorité de leur statut dans leur entourage d'autres sont obligés d'entretenir des relations distantes avec leurs proches. Cette situation d'exclusion sociale est à appréhender comme un processus plus ou moins brutal de rupture épisodiquement progressive des liens sociaux et de la négation de leur identité originelle. [7]

[7]On parle ici de négation d'identité originelle chez les commerçants ambulants qui sont des émigrés internes venus, en majorité, de l'intérieur du Sénégal et plus précisément des régions de Louga, Diourbel, Kaolack, etc. Ils sont assez souvent étiquetés par les populations citadines qui les appellent "Kaw-Kaw" (broussards), "Baol-Baol" (originaires du Baol la région de Diourbel), "Ndiambour-Ndiambour" (originaires du Ndiambour la région de Louga).

Conclusion

Au Sénégal en raison des récurrentes crises agricoles, industrielles, etc. on note une incapacité à inventer des modèles de développement agricole ou industriel capables d'occuper des populations et de les fixer sur leurs espaces d'origine.

Face à cette situation, l'exode rural ne cesse de se développer provoquant ainsi une dynamique de déstructuration-restructuration des sociétés paysannes traditionnelles. Il est perçu par les populations comme une aubaine au détriment de l'école qui n'est plus réellement dans l'imaginaire sénégalais un vecteur de promotion sociale et de valeurs nationales.

« Partir » est devenu une de ces stratégies de promotion sociale qui affecte de plus en plus la majorité des classes sociales sénégalaises. « Partir » est devenu un de ces vecteurs qui réduisent l'écart entre classes sociales inférieures et classes sociales supérieures.

Ainsi, avec le manque de formation professionnelle et de capitaux scolaires, ces populations rurales ont peu de chance de s'insérer dans le marché de l'emploi sauf pour évoluer dans le secteur informel et les activités reluisantes. Avec des comportements ruraux ils cherchent à s'insérer dans un environnement où ils ignorent les codes urbains.

Leur réussite est souvent lente. Leur exclusion au marché local urbain est plutôt basée sur leurs prédispositions professionnelles que leur origine géographique car quelques-uns de leurs pairs disposant de capitaux scolaires et professionnels échappent à ces difficultés. En Espagne, des jeunes originaires en majorité des régions de Louga, Kaolack, Diourbel, etc. rencontrés confirment ces propos.